

LES SEPT DERNIÈRES PAROLES DU CHRIST EN CROIX

INTRODUCTION

Les *Sept dernières paroles du Christ en Croix* que nous méditerons en la 9^e heure de ce Vendredi saint sont plus qu'un chef d'œuvre de la musique classique européenne. Il s'agit d'un véritable *auto da fe*, typique du baroque, autrement dit un exercice de piété où parole et musique s'unissent pour produire un acte de composition semblable à celui qui transperça le cœur des premiers auditeurs de S. Pierre, dans les *Actes des Apôtres*, pour les amener à la foi rédemptrice.

Composées en 1786 pour les chanoines de la cathédrale de Cadix, en Espagne, ces sonates étaient conçues comme un prolongement musical aux sept dernières paroles du Christ prononcées en chaire et commentées par l'évêque. Ces sept paroles ont été assemblées par la Tradition à partir des quatre récits évangéliques de la Passion. Si Matthieu et Marc n'en ont conservé qu'une, la même, la 4^e, Jean, qui fut au pied de la croix, et Luc qui vécut lui aussi dans l'intimité de la Vierge, en rapportent chacun trois.

En contemplant le linceul de Turin, en sachant aussi grâce à la médecine légale ce que ce supplice par asphyxie, infligé de surcroît à un organisme affaibli par les châtements antérieurement subis, pouvait causer d'horribles souffrances pour arracher ne serait-ce qu'un simple souffle, on imagine l'importance qu'elles ont dû revêtir pour celui qui les a prononcées.

Nous les entendrons dans une extension de la version pour quatuor à cordes que Haydn tira de la version originale l'année suivante de leur composition. Que soient remerciés les musiciens qui les interprètent aujourd'hui pour nous !

Ces paroles forment un testament. Dans sa pièce *Richard II*, Shakespeare fait dire à Jean de Gand, sur le point de mourir, cette réflexion : « On dit que la voix des mourants captive l'attention comme une solennelle harmonie ; que lorsque les paroles sont rares, elles ne sont guère jetées en vain, car ils exhalent la vérité ceux qui exhalent leurs paroles dans la douleur, et celui qui ne parlera plus est plus écouté que ceux auxquels la jeunesse et la santé ont appris à parler aisément. Quoique Richard ait refusé d'écouter les conseils durant ma vie, les tristes discours de ma mort peuvent encore vaincre la dureté de son oreille ». Puissions-nous écouter celle du Seigneur au moment de donner sa vie !

Le Verbe – la Parole du Père, « splendeur de sa gloire et effigie de sa substance » – s'éteint sur la Croix en un grand cri inarticulé. Silence de Dieu que commente pour nous S. Jean de la Croix : « Le Père a dit une seule Parole. C'est son Fils. Il l'a dit dans un éternel silence. C'est dans le silence de l'âme qu'elle se fait entendre ».

Puissent ces sonates de Franz Joseph Haydn entretenir ce silence pour le remplir de la présence du Bien-Aimé.

(Quatuor op.51, Hoboken XX-02, interprété par des instrumentistes des Quatuors Elmire, Métamorphoses et Girard, ainsi que par quelques membres de l'Orchestre Philharmonique et de celui de l'Opéra)

*Nous vous adorons, ô Christ, et nous vous bénissons
Car par votre sainte Croix vous avez racheté le monde*

PREMIÈRE PAROLE

PÈRE, PARDONNE-LEUR, ILS NE SAVENT PAS CE QU'ILS FONT

Ils emmenaient aussi avec Jésus deux autres, des malfaiteurs, pour les exécuter. Lorsqu'ils furent arrivés au lieu dit : Le Crâne (ou Calvaire), là ils crucifièrent Jésus, avec les deux malfaiteurs, l'un à droite et l'autre à gauche. Jésus disait : « Père, pardonne-leur : ils ne savent pas ce qu'ils font. » Puis, ils partagèrent ses vêtements et les tirèrent au sort (Lc 23, 32-34).

C'est par le même mot que commencent la première et la dernière parole de Jésus en croix : « Abba, Père ». Celui dont Jésus n'a cessé de révéler le dessein bienveillant de salut est mystérieusement présent à son Fils tout au long de l'épisode suprême de la rédemption qu'est le supplice de la croix. Même si cette présence semble si lointaine lorsque retentit, au centre, la 4^e parole, l'*incipit* du Psaume 21. Cette coprésence du Père et du Fils dans l'événement de la Croix apparaît dans la demande constitutive la 1^{re} parole : « Pardonne-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font ».

L'abbé cistercien anglais Aelred de Rievaulx, au 12^e siècle, commente : « En entendant cette admirable parole, pleine de douceur, d'amour et d'imperturbable sérénité : *Père pardonne-leur*, que pourrait-on ajouter à la douceur et à la charité de cette prière ? Et pourtant le Seigneur ajouta quelque chose. Il ne se contenta pas de prier, il voulut aussi excuser ; *Père*, dit-il, *pardonne-leur*, car *ils ne savent pas ce qu'ils font*. Ils sont sans doute de grands pécheurs, mais ils en ont à peine conscience ; c'est pourquoi, *Père, pardonne-leur*. Ils crucifient, mais ils ne savent pas qui ils crucifient, car *s'ils l'avaient su, ils n'auraient jamais crucifié le Seigneur de gloire*. C'est pourquoi, *Père, pardonne-leur*. Ils pensent qu'il s'agit d'un transgresseur de la Loi, d'un usurpateur de la divinité, d'un séducteur du peuple. Je leur ai dissimulé mon visage. Ils n'ont pas reconnu ma majesté. C'est pourquoi, *Père, pardonne-leur : ils ne savent pas ce qu'ils font* » (*Le Miroir de la Charité*) .

*Notre Père
Je vous salue Marie
Gloire au Père*

*Nous vous adorons, ô Christ, et nous vous bénissons
Car par votre sainte Croix vous avez racheté le monde*

DEUXIÈME PAROLE

AMEN, JE TE LE DIS : AUJOURD'HUI, AVEC MOI, TU SERAS DANS LE PARADIS

Le peuple restait là à observer. Les chefs tournaient Jésus en dérision et disaient : « Il en a sauvé d'autres : qu'il se sauve lui-même, s'il est le Messie de Dieu, l'Élu ! » Les soldats aussi se moquaient de lui ; s'approchant, ils lui présentaient de la boisson vinaigrée, en disant : « Si tu es le roi des Juifs, sauve-toi toi-même ! » Il y avait aussi une inscription au-dessus de lui : « Celui-ci est le roi des Juifs. » L'un des malfaiteurs suspendus en croix l'injuriait : « N'es-tu pas le Christ ? Sauve-toi toi-même, et nous aussi ! » Mais l'autre lui fit de vifs reproches : « Tu ne crains donc pas Dieu ! Tu es pourtant un condamné, toi aussi ! Et puis, pour nous, c'est juste : après ce que nous avons fait, nous avons ce que nous méritons. Mais lui, il n'a rien fait de mal. » Et il disait : « Jésus, souviens-toi de moi quand tu viendras dans ton Royaume. » Jésus lui déclara : « Amen, je te le dis : aujourd'hui, avec moi, tu seras dans le Paradis » (Lc 23, 35-43).

La 2^e parole opère un prodigieux renversement. Jésus ne s'adresse plus à celui qui transcende les cieux, infiniment au-dessus de nous et avec qui pourtant il est un dans le mystère de la S. Trinité. Il s'adresse, dans cette 2^e parole, à celui qui est crucifié à ses côtés mais qui est infiniment éloigné, justement par ses crimes, de Celui que « personne n'a pu convaincre de péché ». De ce lointain, de ce maudit, qui pend à quelques pas de lui, Jésus va faire par sa grâce un proche. La componction transperce, envahit, ce cœur endurci. Peut-être la 1^{re} parole lui a-t-elle donné l'espoir d'être parmi ceux à qui il serait pardonné : « Jésus, souviens-toi de moi quand tu viendras dans ton Royaume ». Fécondité de la parole du Christ, de la parole de Dieu !

Jésus pouvait ne rien dire. Alors tout le drame de la justification et de la béatification de cet homme se serait passé dans le secret. Mais, pour que soit béni ouvertement cet homme qui le confesse ouvertement, pour que soit manifestée avec éclat la différence entre les trois croix, pour qu'on sache que l'une est la source du salut, capable de purifier instantanément les pires de nos crimes, il dit trois mots, qu'il a été donné à Bossuet de commenter par trois autres : « *Aujourd'hui, quelle promptitude ! Avec moi, quelle compagnie ! Dans le paradis, quel repos !* »

Cette 2^e parole de Jésus est véritablement une parole d'espérance. Comme Dieu est bon en nous révélant, à l'article de la mort, qu'un seul regard de notre part, rempli de contrition, peut nous obtenir instantanément le ciel, peu importe notre passé de pécheur ! Sans cette 2^e parole de la Croix nous n'aurions jamais pu être certains d'une si grande grâce !

*Notre Père
Je vous salue Marie
Gloire au Père*

III

*Nous vous adorons, ô Christ, et nous vous bénissons
Car par votre sainte Croix vous avez racheté le monde*

TROISIÈME PAROLE

VOICI TON FILS ; VOICI TA MÈRE

Or, près de la croix de Jésus se tenaient sa mère et la sœur de sa mère, Marie, femme de Cléophas, et Marie Madeleine. Jésus, voyant sa mère, et près d'elle le disciple qu'il aimait, dit à sa mère : « Femme, voici ton fils. » Puis il dit au disciple : « Voici ta mère. » Et à partir de cette heure-là, le disciple la prit chez lui (Jn 19, 25-27).

Au moment de quitter ce monde Jésus nous offre ce qu'il a de plus précieux : l'eucharistie, mémorial de son corps et de son sang livré et versé sur la Croix pour notre salut ; le double commandement qui résume toute la Loi et qui fonde la Nouvelle Alliance en son sang : celui de l'amour qui va jusqu'au bout ; et, enfin, sur la Croix, sa propre mère qu'il donne comme mère à tous ceux qui croiront en lui à l'image du disciple bien-aimé. Marie devient ainsi Mère virginale de l'Église comme l'a proclamé le dernier concile. Une joie pour la Mère de Dieu, mais aussi, comme l'a bien vu la Tradition, une parole de douleur : un coup supplémentaire du glaive prophétisé par Syméon au Temple.

S. Bernard, le fondateur des cisterciens, au 11^e siècle, commente : « N'a-t-elle pas été plus qu'une épée pour toi, n'a-t-elle pas percé ton âme et atteint jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit, cette parole : *Femme, voilà ton fils ?* Ô quel échange ! Jean t'est donné en lieu et place de Jésus, le serviteur à la place du Seigneur, le disciple au lieu du Maître, le fils de Zébédée à la place du Fils de Dieu, un simple homme au lieu du vrai Dieu. Comment l'écoute de cette parole ne transpercerait-elle pas ton âme pleine d'affection, quand le seul souvenir de cette parole brise déjà nos cœurs, qui sont pourtant de roc et de fer ? » (Homélie pour le dimanche suivant l'Assomption).

Jean prit Marie non seulement chez lui mais surtout dans l'intimité de sa vie, dans la profondeur de son être. Prendre avec soi Marie c'est accepter de se laisser former comme disciple à son image : disponibilité, acquiescement et obéissance à la volonté de Dieu.

*Notre Père
Je vous salue Marie
Gloire au Père*

IV

*Nous vous adorons, ô Christ, et nous vous bénissons
Car par votre sainte Croix vous avez racheté le monde*

QUATRIÈME PAROLE

MON DIEU, MON DIEU, POURQUOI M'AS-TU ABANDONNÉ ?

À partir de la sixième heure, l'obscurité se fit sur toute la terre jusqu'à la neuvième heure. Vers la neuvième heure, Jésus cria d'une voix forte : « Éli, Éli, lema sabactani ? », ce qui veut dire : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » (Mt 27, 45-46)

Voici la parole la plus mystérieuse de Jésus en croix, la plus bouleversante aussi, l'unique d'ailleurs à avoir été rapportée tant par Matthieu que par Marc, et au surcroît dans sa forme originelle, araméenne. Parole qui peut faire trébucher car si le Psaume 21, dont Jésus cite ici les premiers mots, s'achève par une action de grâces, ayant décrit comme par anticipation et de manière hallucinante ce que Jésus endure à présent sur la croix, il n'en reste pas moins que cette parole terrible a été prononcée par celui qui se prétendait le Messie, le béni de Dieu ; mieux encore, son propre Fils venu d'en haut dans la chair.

Le cardinal Journet, au siècle dernier, commente : « Parole fatale ! Pourquoi l'a-t-il prononcée ? Pourquoi ne l'a-t-il pas retenue dans sa poitrine ? Ne sait-il pas qu'on s'en prévaudra contre lui ? Comment ses contemporains pourront-ils voir, en cet homme submergé par la douleur, le Messie qui devait enfin délivrer le peuple de ses séculaires humiliations ? Comment ceux qui, plus tard, nieront sa divinité, seront-ils sans argument ? S'il est Dieu, comment peut-il dire que son Dieu l'abandonne ? Oui, parole fatale, qui sera jusqu'à la fin du monde un scandale pour la foi de beaucoup. Mais aussi, pour ceux qui croient, parole adorable ! C'est elle qui nous découvre le dernier fond du mystère de l'Incarnation, et les anéantisements du Verbe fait chair. Et il est vrai qu'elle est un scandale. Mais tout l'Évangile est scandale. Il ne sauve le monde qu'en le contrariant. A la fin, il le bouleversera ».

Oui, comme le dit S. Paul, Dieu nous sauve comme à travers le feu, il nous purifie comme l'or au creuset. A la différence des prophètes ou des justes de l'Ancienne Alliance, miraculeusement délivrés au dernier moment de leurs tourments, il nous faut aujourd'hui, conformément à la logique de la Nouvelle Alliance, inaugurée en son sang, suivre le Christ jusque dans sa mort ; il nous faut entrer avec lui dans l'abîme des enfers en empruntant le pont jeté par lui pour les franchir avec lui et en lui. Ce pont, cette chaussée, c'est le bois de la croix, et toutes les épreuves par lesquelles nous y sommes associés.

*Notre Père
Je vous salue Marie
Gloire au Père*

V

*Nous vous adorons, ô Christ, et nous vous bénissons
Car par votre sainte Croix vous avez racheté le monde*

CINQUIÈME PAROLE

J'AI SOIF

Après cela, sachant que tout, désormais, était achevé pour que l'Écriture s'accomplisse jusqu'au bout, Jésus dit : « J'ai soif. » Il y avait là un récipient plein d'une boisson vinaigrée. On fixa donc une éponge remplie de ce vinaigre à une branche d'hysope, et on l'approcha de sa bouche (Jn 19, 28-29).

Comme la précédente, la 5^e parole a, elle aussi, deux faces. Elle est la plainte extrême de celui que le terrible supplice déshydrate. Et elle est aussi la reprise volontaire de la parole d'un psaume messianique. A travers sa soif bien réelle sur la croix Jésus est tenaillé par la soif qu'il a d'arracher nos âmes à la perdition éternelle conséquence du péché de nos premiers parents. C'est la parole qui fit naître la vocation missionnaire de S. Thérèse de l'Enfant-Jésus lorsqu'elle avait 13 ans.

«Un Dimanche en regardant une photographie de Notre-Seigneur en Croix, je fus frappée par le sang qui tombait d'une de ses mains Divines, j'éprouvai une grande peine en pensant que ce sang tombait à terre sans que personne ne s'empresse de le recueillir, et je résolus de me tenir en esprit au pied de la Croix pour recevoir la Divine rosée qui en découlait, comprenant qu'il me faudrait ensuite la répandre sur les âmes. Le cri de Jésus sur la Croix retentissait aussi continuellement dans mon cœur : *J'ai soif !* Ces paroles allumaient en moi une ardeur inconnue et très vive. Je voulais donner à boire à mon Bien-Aimé et je me sentais moi-même dévorée de la soif des âmes. (...) Il me semblait entendre Jésus me dire comme à la samaritaine : *Donne-moi à boire !* C'était un véritable échange d'amour ; aux âmes je donnais le sang de Jésus, à Jésus j'offrais ces mêmes âmes rafraîchies par sa rosée divine, ainsi il me semblait le désaltérer et plus je lui donnais à boire plus la soif de ma pauvre petite âme augmentait et c'était cette soif ardente qu'Il me donnait comme le plus délicieux breuvage de son amour » (*Manuscrits autobiographiques*).

Travaillons donc à désaltérer le Christ « en agonie jusqu'à la fin du monde », selon le mot de Pascal, en cherchant à porter « l'eau qui jaillit en vie éternelle » à ceux de nos contemporains qui ne ressentent parfois même plus la soif, la soif de la Vérité salvifique...

*Notre Père
Je vous salue Marie
Gloire au Père*

VI

*Nous vous adorons, ô Christ, et nous vous bénissons
Car par votre sainte Croix vous avez racheté le monde*

SIXIÈME PAROLE

TOUT EST ACCOMPLI

Quand il eut pris le vinaigre, Jésus dit : « Tout est accompli. » Puis, inclinant la tête, il remit l'esprit (Jn 19, 30).

Ce n'est pas pour accomplir le prophétie contenue dans le Psaume 69 que Jésus a pris le vinaigre, mais parce qu'il était dévoré par la soif. Cependant résonne en nos cœurs la plainte du Maître de la Vigne : « J'en espérais de beaux fruits et elle n'a donné que du verjus », du vinaigre. « Il est venu chez les siens, et les siens ne l'ont pas reçu » ajoute le prologue de S. Jean, le dernier évangile de la messe tridentine.

Consummatum est : les choses sont portées à leur achèvement, à leur perfection. C'est le même mot en grec. Jésus était venu avant tout « pour les brebis perdues de la maison d'Israël », et celles-ci se sont détournées de lui jusqu'au bout, à l'exception du « petit reste » présent au pied de la croix. Les choses ont été portées à leur achèvement : c'est ainsi que le Fils de l'homme « a été rendu parfait » – c'est la même expression dans l'épître aux Hébreux – « par son obéissance », devenant ainsi le grand prêtre de l'Alliance nouvelle en son sang. Désormais la croix étendra son ombre – l'évangéliste S. Jean dirait sa gloire, car le Père y est glorifié dans le Fils et le Fils glorifié par le Père – jusqu'aux extrémités du temps, de ce temps de l'Église où sa fécondité y est continuellement actualisée par le sacerdoce que Jésus exerce sacramentellement à travers celui des Douze et de leurs successeurs, jour après jour, en chaque lieu de notre monde.

Tout est accompli. Il ne restera plus au nouvel Adam qu'à glisser dans les enfers, lieu par excellence de la solitude, où – selon l'Écriture – « Dieu ne peut être loué » et dont la mort est phénoménalement le signe, pour en ruiner, par sa communion avec le Père, la puissance de mort ; il ne lui restera plus qu'à se laisser ressusciter au troisième jour par l'Esprit pour manifester sa victoire qui est de toujours à toujours, victoire que nous déchiffrons par la foi dans l'obscurité de cet entre-deux qu'est le temps de l'Église où tout nous est déjà donné sacramentellement de la réalité dont nous attendons encore la pleine manifestation dans la lumière.

*Notre Père
Je vous salue Marie
Gloire au Père*

VII

*Nous vous adorons, ô Christ, et nous vous bénissons
Car par votre sainte Croix vous avez racheté le monde*

SEPTIÈME PAROLE

PÈRE, ENTRE TES MAINS JE REMETS MON ESPRIT

C'était déjà environ la sixième heure ; l'obscurité se fit sur toute la terre jusqu'à la neuvième heure,

car le soleil s'était caché. Le rideau du Sanctuaire se déchira par le milieu. Alors, Jésus poussa un grand cri : « Père, entre tes mains je remets mon esprit. » Et après avoir dit cela, il expira (Lc 23, 44-46).

C'est dans une confiance toute filiale que Jésus sombre dans l'océan de la mort. Confiance que la liturgie de l'Église nous suggère d'adopter au soir de chaque jour, lorsque la nuit qui accompagne le sommeil anticipe symboliquement notre propre mort. *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum*, chantons-nous alors. En vos mains, Seigneur, je confie, je recommande mon esprit. Dans l'espérance que vous me le rendrez comme vous le faites pour votre Fils au troisième jour.

Dans cette espérance je puis dire avec Syméon : *Nunc dimittis servum tuum, Domine, secundum verbum tuum in pace*. « Maintenant vous pouvez laisser votre serviteur en paix, selon votre parole ». On pourrait dire : selon votre Verbe, à l'image de votre Fils. « Car mes yeux ont vu votre salut, que vous préparez à la face des peuples, lumière pour éclairer les païens et gloire d'Israël votre peuple ». La croix glorieuse où resplendit comme un gemme précieux votre Fils parce qu'elle a illuminé notre foi, enflammé notre charité, éclaire doucement, aussi, notre espérance de le rejoindre par delà la grande tribulation.

*Notre Père
Je vous salue Marie
Gloire au Père*

CONCLUSION

*Nous vous adorons, ô Christ, et nous vous bénissons
Car par votre sainte Croix vous avez racheté le monde*

LE TREMBLEMENT DE TERRE

Et voici que le rideau du Sanctuaire se déchira en deux, depuis le haut jusqu'en bas ; la terre trembla et les rochers se fendirent. Les tombeaux s'ouvrirent ; les corps de nombreux saints qui étaient morts ressuscitèrent, et, sortant des tombeaux après la résurrection de Jésus, ils entrèrent dans la Ville sainte, et se montrèrent à un grand nombre de gens. À la vue du tremblement de terre et de ces événements, le centurion et ceux qui, avec lui, gardaient Jésus, furent saisis d'une grande

crainte et dirent : « Vraiment, celui-ci était Fils de Dieu ! » (Mt 27, 51-54)

Avec cette scène les plans se superposent : la désolation de la Jérusalem d'en bas, ébranlée par le tremblement de terre qui prélude à sa disparition en 70 puis en 135 sous les coups de la puissance impériale romaine ; l'exultation de la Jérusalem d'en haut dont les lourdes portes faites de joyaux tournent mélodieusement sur leurs gonds – comme au baptistère de S. Jean de Latran – pour accueillir la longue cohorte de ceux que la descente glorieuse et pathétique à la fois du Christ aux enfers a délivrés de leurs liens. Les liens de la mort ne pourront retenir prisonnier le Maître de la Vie. Dans quelques jours résonnera la séquence pascale *Victimae paschali : Dux vitae mortuus, regnat vivus*, le Maître de la Vie, qui avait été mort, règne vivant.

S'il précédera en Galilée les disciples de sa vie mortelle, c'est au royaume de son Père, en la Jérusalem céleste, que depuis deux millénaires déjà, il précède, comme Nouvel Adam, tout homme qui aura bien voulu le reconnaître pour son Chef et son Seigneur.